

Mefkûre Mollova

Contribution aux études de tabous linguistiques

1.

En comparant les formes que revêt le tabou chez les peuples étrangers¹ à des cas analogues qui se présentent chez les Turcs de Bulgarie, il nous a paru fort intéressant de faire quelques observations à ce sujet. Les matériaux de dialectologie, d'éthnographie et de folklore que nous amassons depuis quelques années en offrent de nombreux exemples. Nous avons continué nos recherches, les résultats obtenus semblent mériter un examen spécial.

Bien que nous possédions des travaux sérieux (T. Kowalski, J. Németh), sur l'histoire culturelle des Turcs de Bulgarie, au sens le plus large, il est regrettable que nous n'ayons presque pas de textes transcrits sur place, reflétant les divers côtés de leur vie, pour que nous puissions en profiter à l'occasion.

¹ Д. К. Зеленин, *Табу слов у народов Восточной Европы и Средней Азии*, „Сборник музея антропологии и этнографии”, Ленинград, ч. I, т. VIII (1929), ч. II, т. IX. (1930); Р. А. Будагов, *Введение в науку о языке*, Москва 1958, pp. 93—98.; Л. А. Булаховский, *Табу и эвфемизм*, *Введение в языкознание*, часть II, Москва. 1953, S. Ullmann, *Tabou et euphémisme, Précis de sémantique française*, Berne 1952, pp. 259—64; A. Meillet, *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo européennes*, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris 1921, pp. 281—292; G. Bonfante, *Études sur le tabou dans les langues indo-européennes*, *Mélanges de linguistique offerts à Ch. Bally*, Genève 1939, pp. 195—209; A. Van Gennep, *Religions, moeurs et légendes*, *Essais d'éthnographie et de linguistique*, I série Paris, 1908, 318 p., II série, 1909, 318 p.; *Reallexikon des Vorgeschichte*, t. XIII, Berlin 1929; A. Van Gennep, *Tabou et totémisme à Madagascar*, Paris 1904, 362 p.; J. G. Frazer, *The Golden Bough* (part. II: *Taboo and the perils of the Soul*, Chapter VI; *Taboo Words*, pp. 318—418); London 1914, pp. 318—418; A. E. Jensen, *Mythes et cultes chez les peuples primitifs*, Paris 1954, p. 281; W. Havers, *Neuere Literatur zur Sprachtabu*, Sitz. d. Ak. d. Wiss. in Wien, Philos.-hist. Kl., Wien 1946, 210 p.; A. Candrea, *Tabu in limbă*, Omagiu lui J. Bianu, București 1927, pp. 71—78; P. Trost, *Bemerkungen zum Sprachtabu*, *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 6 (1936), p. 288 et suiv.; des différentes encyclopédies.

Aussi, pour prouver l'authenticité des faits et pour mieux éclaircir le tabou linguistique chez les Turcs de Bulgarie, nous permettrons nous, là où c'est nécessaire, d'introduire de courts récits avec leur traduction en français. Suivant l'étendue de nos connaissances, nous tâcherons de faire quelques comparaisons avec d'autres langues turques et les langues voisines, en premier lieu le bulgare et de suivre l'histoire de la notion frappée *d'interdictio* et de chercher l'étymologie des mots.

La question de *tabou*, en tant que phénomène sociologique, ethnographique et linguistique, n'est pas encore complètement résolue du point de vue marxiste. Les différents sociologues et ethnographes l'ont expliquée et l'expliquent de manière souvent contradictoire. En effet, si le tabou existe chez les peuples du monde entier, il ne se montre pas toujours sous le même aspect ni avec la même force. Suivant leurs conditions sociales, il est différent chez les différents peuples. Pour des raisons sociales et psychologiques, il est expliqué différemment par les peuples eux-mêmes. Le mieux serait de faire comme Frazer et Zelénine, c'est-à-dire de répartir le *tabou* en cycles, et de l'éclaircir suivant les conditions que l'on y trouve. Bien entendu, cela n'exclut pas la conception de la généralité de ce thème pour l'explication duquel nous nous appuyerons sur l'hypothèse de Zelénine, exprimée comme suit ci-dessous :

„В истории одни идеи сменялись новыми, причем это постепенная смена идей происходила в двух разных категориях запретов (производственных и вне-производственных) более или менее независимо друг от друга; первоначально словесные запреты возникли на промыслах охоты и рыболовства и имели целью скрыть от дичи и рыб намерения охотника, равно и всё неприятное дичи, зверям и рыбам; запрету подлежали имена зверей (дичи), а также названия вещей и действий, неприятных зверям и потому запретных для охотника. Потом с помощью тех же запретов, охотник стал скрывать свои намерения и всё неприятное — от душ зверей и от духов-хозяев, по мере появления у человека этих новых представлений. Мысль о том, что при помощи запретных слов можно скрываться от духов, передалась женщинам и получила широкое распространение и новое развитие вне производств. Здесь возникла новая идея, что запретные имена вызывают отсутствующих духов и „портят” присутствующее существа”. (Zelénine, I, 9).

Avec le temps, beaucoup d'objets interdits par l'usage, soit à un groupe social, soit durant certaines périodes, sont oubliés aujourd'hui par les peuples „civilisés” et ne sont gardés que partiellement et d'une manière modifiée par d'autres. Les Turcs de Bulgarie nous offrent un bon nombre d'exemples de tabous, dont beaucoup ne subsistent que chez des vieilles femmes superstitieuses.

Nous allons répartir le tabou linguistique en plusieurs groupes :

Tabous des animaux

L'ours. A. Meillet a démontré que parmi les langues indoeuropéennes, le slave, le balte et le germanique ont perdu le nom commun de l'ours, à cause de l'interdiction qui frappe ce mot.

Zelénine constate que les Turcs ont pour l'ours une dénomination commune — *ajj* et que ce mot est interdit chez tous les Turcs de Sibérie²; chez les Jacoutes, il est perdu complètement. Les Jacoutes appellent l'ours *äsä*, эсэ 'родной дед' (П е к а р с к и й Э. К., *Словарь якутского языка*, 1928, 308).

Parmi les Turcs de Déliormane, le nom d'ours est souvent accompagné d'un parallélisme tel que *ayī dede* 'le grand père ours'; *ayī dayī* 'l'oncle ours'; *ayī buba* 'le père ours'. Ainsi que simplement *dede* 'le grand-père', 'le vieillard'. Nous rencontrons la même qualification de l'ours, comme 'vieux', chez les populations du Nord de l'Europe (M e i l l e t, 285), chez les Russes du fleuve Kolyma, chez d'autres Turcs, les Tounghouzes et les Suédois (Z e l é n i n e, I. 102).

L'étendue géographique de l'expression *ayī dayī* doit être plus grande: on la trouve même dans la langue littéraire répandue par les contes. L'ours est appelé 'oncle' aussi chez les Russes du fleuve Kolyma, chez les Turcs de Sibérie, chez les Tounghouzes, les Mongols, les Ostyaks et les Suédois (Z e l é n i n e, I. 102).

K e r e s t e d j i a n³ nous fait remarquer que le terme *dayī* s'applique aussi aux personnes vaillantes, vigoureuses et vulgairement *caba-dayī*, gros *dayī* comporte à peu près le même sens que 'matamore' ou 'rodomont'. Ce nouveau sens de *dayī* ne fait-il pas allusion au *ayī dayī*, où les qualités physiques de l'ours sont rapportées sur des personnes?

Aussi *dayī* signifie encore dans beaucoup de région d'Anatolie 'joli', 'bon' (SDD, 408)⁴. Cette identification du nom de l'ours avec celui de chef de famille peut se rattacher à la parenté de l'ours avec l'homme.

L'ours a frappé l'imagination des peuples non seulement par sa force et ses cris féroces, mais aussi par sa ressemblance avec l'homme. Beaucoup de peuples slaves croyaient que l'ours était originairement un homme (Z e l é n i n e, I. 102). De même parmi nos manuscrits, nous trouvons des récits comme celui-ci:

² Н. П. Дыренкова, Л. П. Потапов, *Медведь в верованиях тунгусских племен Сибири*, „Этнограф-Исследователь”, № 2—3, 1928, pp. 15—22.

³ В. Керестеджян, *Dictionnaire étymologique de la langue turque*, Londres 1912, p. 192.

⁴ *Türkiyede halk ağzından söz derleme dergisi*, Istanbul cilt 1. (1930), cilt 2. (1941), cilt 3. (1947), cilt 4. (ulama) (1951), 1709 p.

Hele bî gelinden olmuş ayî derler 'On dit que l'ours était une jeune femme auparavant'. (Salime Bekir, Borima „Troïan")

samar K'âbeyi taşlamışlâ da Allâ onnara beddua etmiş,
 „Ayî olun" demiş. *Beddualamış onnari. Ondan evvel ayî yokmuş.*
 'Les gens ont jeté des pierres sur Kaaba et Allah
 les a maudits. "Soyez ours", leur dit-il. Avant cela,
 il n'y avait pas d'ours' (Kadir Amet, Lavino, „Ispérih").

D'après les matériaux de Godlewskiy, un peaussier fut maudit par Hydr, qui lui dit: „Eh! toi, Pours, lève-toi". Et aussitôt le peaussier se transforma en cet animal qui n'existait pas jusqu'à lors (*Османския суевѣрія о звѣряхъ*, Этног. обзор., № 1—2, 1910, p. 5).

C'est, bien entendu, une nouvelle interprétation d'une ancienne connaissance de cet animal.

Ainsi que Zelénine le souligne, nous trouvons l'alliance des ours avec des femmes dans les contes des Tatares de Dobroudja, où, contrairement aux arguments de Zelénine, la femme met au monde des oursons, et non pas des enfants, ou bien les petits participaient de l'homme par la tête et le buste et de l'ours par le reste du corps (chez les Tatares de Tcherkovna „Doulovo").

Dans les mémoires des Turcs de Bulgarie, la métamorphose des hommes en animaux concerne non seulement l'ours, mais encore la belette, la tortue, le singe et le rocher (nous y reviendrons plus loin).

Nous avons affaire ici à ce que Van Gennep appelle le totémisme rationaliste, c'est-à-dire la métamorphose de l'homme en animal, et non pas la parenté directe, comme dans le totémisme vrai se rapportant à un temps plus reculé (*Tabou et totémisme à Madagascar*, 322).

Les vestiges du culte de l'ours nous sont parvenus par la croyance que l'ours procure la santé. Pour cette raison l'apparition de l'ours mené par les Tziganes, est un événement dans les villages et même dans les bourgs. Tout le monde va voir l'animal, non seulement par curiosité, mais aussi pour s'assurer une bonne santé. On fait entrer l'ours à l'intérieur de la maison, on lui arrache des poils. Ces poils servent de remède contre les maladies, surtout contre toutes sortes de peur, y compris la peur de l'ours. De même, on en fait des amulettes (*mouska*) qu'on attache à la tête de l'enfant, pour le garder du mauvais œil (chez les Tatares de Dobroudja). Enfin, on se fait piétiner le dos par l'ours, pour être sain ou pour se débarrasser des maladies, surtout des maladies musculaires.

En outre, à Déliormane encore nous sont parvenues d'autres dénominations de l'ours, comme *kocaolan* (de *koca oğlan*) 'le grand garçon' et *dadâki* (de *dağ-daki*) 'celui qui est dans la forêt'. Aussi les Grands Russiens d'Astrakhan sur

la mer, s'abstenaient-ils de mentionner le nom de l'ours et utilisaient la même périphrase — 'celui qui vit dans la forêt' (Z e l é n i n e, I. 55). C'est ce que nous dit S a m a n c i g i l à propos des Alaouïtes d'Anatolie: „Alevilerin bir kısmı ayıdan da hoşlanmazlar. Bu hayvanın adını bile anmazlar. *Kocaoğlan, Dağdaki*, deyip geçerler. Ayının kuru derisine dahi dokunmazlar”. (*Bektaşılık Tarihi*, Istanbul 1946, p. 74).

Il nous semble que cette hypothèse est valable seulement pour les Alaouïtes. *Dādaki* nous fait rappeler l'interprétation de Z e l é n i n e (I. 101) de la fusion de l'esprit — propriétaire de la forêt, avec l'ours.

Il est fort probable que le nom commun de l'ours — *ajj*, chez les Turcs, soit antérieurement aussi un „Deckwort”, mais qu'avec le temps il ait perdu sa force et dû coexister chez certaines tribus dans divers endroits avec des mots nouveaux qui allaient le remplacer. Quant à l'origine de *ajj* avec ses formes multiples et plus anciennes, nous en trouvons des explications différentes. *Ayegh, ayouq* (K e r e s t e d j i a n, *Dic.*, 3), *Ажы, ejik, aj'ык, азык* (Sag.), mong. *ogärä* (Bur.) *ojokoi* et en ouïgoure, *адык* (R a d., I, 224). *Ayiğ* (oguz, kıpçak, yağma dillerince), (*Divanü lûgat-it-türk*, B. A t a l a y, Ankara 1943, 54); *Aduğ* (C a f.), *Atik* en uïg. (V á m b é r y, *Wör.*, 24). La forme ouïgure *адык* provient, d'après R a d l o f f de *am, cf. атла* 'schreiten', *adak* (Soj.) 'Fuss'. Somit wurde der Bär als Sohlengänger bezeichnet (R a d., 224). K e r e s t e d j i a n fait remonter l'origine de ce mot à *ayelmaq* = 's'éveiller', 'revenir à soi'; d'où les formes (t. or.¹) et porte le sens de 'l'éveillé' (*Dic.*, 3).

Nous avons aussi *арсыл ajj* (Alt.) 'le lion'; *ата ajj* 'медвед самец', *ана ajj* 'медведица' (R a d., I. 224).

Mais nous sommes plutôt portés à rattacher le sens de ce mot à 'effrayant' *ajuy* — 'злой', 'дурной', chez les Turcs de Altaï *азыг* — 'грозный', 'страшный', 'l'ours' (Н. П. Дыренкова, Зеленин, I, 103).

L e l i è v r e. Dans la conscience des peuples, le lièvre apparaît sous deux aspects. Chez les uns, c'est un animal proche des forces malpropres, démoniaques et, par conséquent, portant malheur. Chez d'autres, au contraire, il est représenté comme un „höheres, ja göttliches Wesen” et comme étant en relation avec la Lune, qui est l'habitation des esprits des morts (H a v e r s, § 16).

Chez les Turcs de Bulgarie, nous n'avons pas trouver que des attitudes négatives vis-à-vis du lièvre. C'est ainsi que, si un lièvre traverse le chemin devant la charette ou devant une personne, c'est mauvais signe (insuccès).

Chez d'autres peuples aussi, il est le symbole de 'Дурной встречи' (В. К л и н г е р, *Животное в античном и современном суеверии*, 331—332).

Cette disposition négative envers le lièvre est particulièrement développée chez les Kyzylbaches de Déliormane. Ils ont transformé cette croyance en y donnant un coloris Kyzylbache, de sorte qu'ils se sont détachés d'une grande commu-

nauté, avec le même avis sur ce sujet. La légende Kyzylbache a relié la création du lièvre au mauvais sang de Fatime (fille de Mahomet). Lorsque Fatime eut pour la première fois ses menstrues, elle en fut très étonnée et, ayant vu venir son père, elle jeta le linge sale, d'où est né le lièvre. C'est pour cette raison que les Kyzylbaches détestent cet animal et ne l'appellent pas par son nom.

Si l'on voit passer un lièvre, le premier qui le voit doit crier trois fois: *kût.*, (*kurt*) 'loup', pour expulser le mauvais augure du lièvre. Donc, c'est juste le contraire, qui se produit, c'est le loup que l'on voit, or nous savons bien que la recontre d'un loup est d'un bon augure.

Cette même coutume d'appeler *kurt* existe chez d'autres Turcs de Délïor-mane. Z e l é n i n e (I, 73) nous cite aussi un cas analogue. Certains Grands Russiens, étant sur la mer, ne prononcent pas le nom du lièvre. Il explique ce fait par la circonspection, il s'agit de ne pas fâcher l'esprit du propriétaire du fleuve, parce que ce dernier est en animosité perpétuelle avec l'esprit de la forêt.

D'un autre côté, d'après les données de B o b t c h e v, le lièvre est un animal estimé par les Kyzylbaches de Bulgarie. Il écrit: „le lièvre était le chat de Ali et c'est à cause de cela qu'ils ne le mangeaient pas, par estime pour la mémoire du grand prophète”⁵. Cette définition du lièvre comme „chat du prophète Ali” (*hazreti Alinin kedisi*) existe encore aujourd'hui. Mais, de son côté, le chat est lui-aussi un animal démoniaque.

Les deux mots qui servent aujourd'hui de formes essentielles chez les Turcs *tavışgan* || *tavşan* et *kodan* || *kozan* || *koyan* || *kıyan* (*Ettühfet-üşzekiyye*, çeviren B. A t a l a y, Ist. 1945, p. 200), ne sont pas, sans doute, les formes les plus anciennes. De ces deux mots, nous ne trouvons ni l'un, ni l'autre, dans le *Divanı-lügati-it-türk*. L'un, *tavuşkan* provient, d'après K e r e s t e d j i a n de *tavouchmaq* ou *savouchmaq* 's'esquiver', 's'enfuir précipitamment' (*Dic.*, 136), ce qui est fort probable (*cf.* R a d l o f f, III, 776 *Taym* (Dsch.) 'бъгать', 'прыгать').

Ces deux mots *tavşan* et *kodan*, venaient sans doute de remplacer le nom tabou du lièvre. Mais eux aussi, avec le temps, ont perdu leur valeur de „Deckwort” et devenant les dénominations directes de cette notion, allaient dans certaines peuplades turques être remplacés par d'autres, et même disparaître, comme c'est le cas en tchouvache (А ш м а р и н, „Общества археологии, истории и этнографии”, т. 32., вып. 2, 1923, p. 230). Les Turcs Altaïques au lieu de dire *kojon*, *kozan*, disent *yipik* (В е р е б и ц к и й, *Словарь*, 94) *тулай* (*Ойрот. - рус. слов.*). Les Soyotes, au lieu

⁵ Б о б ч е в ъ, *За делюрманскитъ Турци и за Къзълбашиитъ* (Приносъ къмъ държавно-правната и културната история на България, Сборник на БАН, София, XXIV, p. 12).

de *kodan*, disent *шаган богу* (Потанин, *Очерки сев.-зап. Монголии*, II. 141), comme dans le cas de *kurt* chez les Turcs de Déliormane.

Le serpent. Les linguistes indo-européistes n'ont pas pu restituer la forme fondamentale du nom du serpent, qu'ils expliquent par l'atténuation du tabou (W. Havers, 44).

Le mot turc commun du serpent — *yılan* semble provenir du verbe *yıl-* (cf. Rad., 481 *jьл* (Alt. Leb. Kūär, Tel. Koib. Kksch.) 'скользить', 'поскользнуться', 'кататься', (по полу, по льду), 'извиваться' (о змѣѣ). W. Bang, *Über die türkischen Namen einiger Grosskatzen*, KSz., XVII, 1917, 127, 128). Comme c'est le cas en ancien iranien *sarpah* 'die riechende', lat. *serpens*, etc. (W. Havers, 44,45).

La notion du serpent est étroitement liée à l'esprit de la maison. Souvent il s'identifie avec cet esprit, le symbolise. Il est donc *evin sābi* (*evin sahibi*) 'le propriétaire de la maison', *kışla yılanı* 'le serpent du quartier d'hiver', *yurt yılanı* 'le serpent d'habitation' (Déliormane); *ууун иyesi, curt иyesi* id. (Chez les Tatares de Dobroudja), *öi ijäci* (Kir.) 'хозяйинь дома' (Rad., I, 1434); (*ī*), *idi, igä, iä, ijä, ägä* (Rad.); *eye, iye* (Ettüh., 171); il est l'esprit même, d'où l'expression *iyeli uy* 'maison de l'esprit' (Dobroudja). Il apparaît sous diverses formes — comme un hodja, comme un chien et comme un serpent.

De même, chez les Bulgares *сейбуя* (passé du turc) ou *стопанин*⁶ 'le propriétaire'. On l'appelle aussi *evin bereketi* 'l'abondance de la maison'; *evin satı* 'la montre de la maison (car il marche comme une montre et s'arrête tout de suite, lorsqu'on se met à l'écouter)' (Silistrie); *evin bekçisi* 'le gardien de la maison' (Silistrie), à Borima (Troïan) — *ev pekçisi* id.

D'après les uns, il n'y a pas de maison sans serpent. Si on voit un serpent près de la maison, il faut dire trois fois *kaç, düşman!* 'cours, ennemi!' S'il court, il ne faut pas le toucher, il va garder la maison. Selon d'autres, chaque maison n'a pas son serpent, or, c'est un bonheur que d'en avoir un, car il apporte la félicité (*bereket getirir*). Il ne faut pas le toucher. Il faut lui donner du lait. S'il se fâche, il peut quitter la maison, ce qui est signe de malheur, ou bien faire mourir quelqu'un de la famille (Déliormane). Il ne faut pas démolir l'endroit d'où il se fait entendre (chez les Tatares de Dobroudja).

A Yambol, on l'appelle *temäl yılanı* «le serpent de la base, des fondements». Ce serpent ne se montre jamais. On peut seulement voir le bout de sa queue. On ne le touche pas, on ne lui donne rien à manger. La nuit, il siffle. Le traitement du serpent comme un 'Seelentier' ou 'Hauschlange' est étudié chez les Arméniens aussi,⁷ où le serpent joue le même rôle que chez les Turcs de

⁶ У. Л. Маринов, *Народна вѣра и религиозен народен обичаи (книга VII от Жива Старина)*, Сб. Н. У. К.п. XXVIII, София 1914, pp. 212, 213.

⁷ P. Essabai, *Die Armenische Sprache im Spiegel des Volks-Glaubens*, Hab. — Schrift, Wien 1944, p. 24 suiv.; Маринов, *ibid.*, pp. 104—107.

Bulgarie et chez les Bulgares. Donc, le serpent de la maison et généralement des endroits habités, est inoffensif, il suffit de ne pas l'irriter pour gagner sa bienveillance.

Mais d'autres serpents sont dangereux, ils piquent, c'est pourquoi, il faut les tuer, mais non dans l'après-midi (*ölädän sōra; ikindidän sōra dil*). En effet, si on les tue dans l'après-midi, vers le soir, ils ne meurent pas avant que les étoiles du ciel ne brillent et l'homme qui en tue un devienne fou (*delirirmiş, çarpilirmiş*) (Déliormane). Si on tue le petit du serpent, on attrape la malaria (Déliormane). Cette sorte de serpent est appelée aussi *şeytan* 'le diable' (Déliormane). Car le diable, pour pouvoir entrer dans le paradis, afin de tromper Adam, s'est caché dans la bouche du serpent (Déliormane). Chez les Bulgares, nous retrouvons la même dénomination — *diavol* (M a r i n o v, 212—213, 105). C'est à cause de cela que les Törkmen appelleraient le serpent *çayıt* 'la ceinture' au lieu de *йылан* (С. Алтаев, *Туркмен дилиндеки эвфемизмлер* (диссертация), Ашхабад 1955, р. 18).

Le serpent était à l'origine un homme. Mais après qu'il eût permis au diable de tromper Adam et Eve, Allah l'a chassé du paradis, lui a enlevé les pieds et lui a dit: *Dünya düdün kadā yädä sürün* 'Rampe sur terre, tant que le monde existera' (Bisertzi „Kubrat”).

Pour se délivrer des vilénies du serpent, le peuple lui a consacré un jour déterminé avec des rites spéciaux. Ce jour, appelé — *yılan günü* 'jour des serpents', correspond à Tirnovo, Gorna-Oriahovitsa, au jour du *Neuruz* (pers. *Nawrüz*) le 7 Avril, en d'autres endroits (Sofia, Küstendil, Mihailovgrad) à Edirlez (en turc littéraire Hidrellez) — le 6 Mai. A Dabnitsa „Gotsé Deltchev” ce jour est nommé Blagovez (de bulgare *благосеичение* et la forme dialectale *благосеиц*), le 7 Avril. Ce jour-là, on ne travaille pas. On saute par-dessus le feu, les yeux fermés, en disant *yılan görmeem* 'que je ne voie pas de serpents' (Tirnovo, Gorna-Oriahovitsa); on ne touche pas de fil; on ne trait pas la vache, pour que le serpent ne la pique pas; on boit du lait; on se rend à un endroit, où ordinairement se trouve une grande pierre qui porte le nom de *yılan kaya* 'la roche des serpents' (Küstendil), et on se cache derrière cette pierre, afin de ne pas voir de serpents pendant toute l'année. Les vieilles femmes s'appuient contre la pierre pour obtenir la santé.

Edirlezde, ilan günü. O günü iplik çekmezler, niçin ilan görmesinler. Korunurdılar. O gündən ilanlar başlarmış çıksın. Var imiş Küstendilde bir ilan taşı çok b'uk imiş o taş, gidermiş o gün insannar g'ursünner o taşı. Çikaymışlar, sora gene saklanıymışlar taşın arkasına (Revide abla, Sofia).

Blagovez günü iné yapışmeis, yılan isürirmiş. Yapışmadın mi isürmazmış ayvannari kirda. Mémélerinden isürür. Süti kanni olur. (Fatme Selim, Dabnitsa „Gotsé Deltchev”).

Sultan Neuruz, yılan günüdür o. Yılan günü süpürorus, bokluk topluorus kapı

önne yakorus onu Atliorus ateşin üstünden, yılan görmeylim. İp ta almayis alimize. Görmeylim yılan. Nakadar büükmiş ip okadar büük yılan çikarmiş insanin karşısına (Sakine Isin, tzigane turquisee, Gorna Oriahovitsa).

Le serpent est dangereux même après la mort de l'homme. L'homme ne peut se protéger contre lui qu'en faisant du bien sur la terre.

Öldüneyn başta kurbā gelecek aptezini bozmā. Sora yılan gelecek. Sevap yaptiy-san, ol kuluma deyme deyecek, demirdän kapu, demirdän pencere. Ona soru sual yok deyecek mel'äykeläry ilana. 'Après la mort, tout d'abord viendra la grenouille pour défaire ton abdest (ablution prescrite aux Musulmans). Puis viendra le serpent. Si tu as fait *savâb*, du bien, les anges diront au serpent: „Ne touche pas à ma créature”. Porte de fer, fenêtre de fer, pas de questions à lui' (Pembiş Üsein, Silistrie).

L a c h o u e t t e. Un autre objet de tabou est la chouette. D'après ce que nous avons pu constater, la forme turque la plus ancienne de ce mot qui nous est parvenue, doit être celle de Mahmud Kaşgarî — c'est *ühi, ügi* 'baykuş' (öztürklerce, Oğuzlarca, Kıpçaklarca); Müh. — *ükü, — ügü* (B. A t a l a y, *Divanü-lûgat-it türk*, 769). Chez les Turcs de Déliormane, nous trouvons le même mot, mais son emploi est plus rare — *üü, üü kuşu*. Nous nous abstiendrons de rechercher l'origine de ce mot qui a peut être un lien avec *ög* 'louer' (М а л о в, *Памятники древнетюркской письменности*, Москва-Ленинград, 1951, 405). Ce mot, loin d'être le nom primitif de la chouette chez les Turcs, est remplacé par *baykuş*⁸ 'l'oiseau propriétaire', 'l'oiseau maître', (pour *bay* cf. R a d., IV, 1422, *bai* en tschagataï signifierait 'das Band, der Zauber') sans disparaître avec cela complètement. Nous savons que, dans le cas de tabou, les emprunts jouent un grand rôle (Z e l é n i n e II, § 117). C'est ce qui explique l'emploi de *kukumaw, kukumavik, kukumal, kokomaw*, chez les Turcs et *kokokmıyaw*, chez les Tatares de Dobroudja, du grec *χουχουβάω* 'chouette' (cf. le persan *کوکو kukuwa*). Mais toutes ces trois formes étant devenues des appellations directes de la chouette, le peuple les a tabouées, en les remplaçant par des mots de souhait, de vœux, comme: *mırat kuşu* (de *murad* مراد, mot arabe qui signifie 'désir', 'volonté', 'projet', 'but', „l'oiseau du désir" (Kolebina, Nojarovo „Silistrie"); *hacı mırat* (Ici le mot *mırat* c'est identifié avec le nom propre Murat) 'pèlerin (hadji) Murat'; *n.ırat ocası* 'hoca (prêtre musulman) Murat' (Rakovski „Razgrad").

Chez les Tatares de Dobroudja, c'est *murat babay* 'père Murat' ou *murat baba* à Sofia; *murat buba* à Déliormane. Enfin, *mıratçik* (Zadrouga „Kubrat") provenant d'une modification de *murad* + *cik*, suffixe diminutif en turc.

⁸ Baykuş dans la langue littéraire a le sens de „Otus scops" A ğ a k a y, *Yeni Türkçe lûgat*, Istanbul 1952. Ce qui est d'ailleurs valable pour les dialectes de Bulgarie. Souvent sous *baykuş* on comprend 'chouette' et 'hibou'.

Cet oiseau s'appellerait Mîrat, du nom du padischah turc Murad. D'après une légende, la chouette est l'oiseau de chance. Les Turcs d'autrefois ont fait voler cet oiseau, afin que celui sur la tête de qui il se posera soit élu padischah. C'est sur la tête de Murad qu'il se percha. Mais comme c'était un berger, on le fait voler de nouveau, pour en être bien sûr. L'oiseau vole, vole et se pose encore sur la tête de Murad. On a fait Murad padischah, et l'oiseau s'est appelé dès lors *Mîrat kuşu*⁹.

La chouette comme partout ailleurs est considérée comme un oiseau qui porte malheur, annonce la guerre et présage même la fin du monde. Elle porterait malheur à chaque maison sur le toit ou la cheminée de laquelle elle serait perchée. Il est aussi important de savoir de quel côté elle regarde, même si elle se trouve loin d'une maison. Si elle est tournée vers la maison, c'est mauvais signe, c'est qu'elle cherche un mort ou qu'elle prend un mort¹⁰. Alors, pour l'éloigner et pour gagner sa bienveillance, on fait toute une série de rites, on jette p.ex. une bûche éteinte ou trois morceaux de pain en disant: *Murādina öt! murādina öt!* „Chante à ton désir!” (Silistrie) ou bien *murādina er, murādina er!* „Atteints ton désir!” (Dobroudja). Ou trois fois: *Al kismetini git! Bizde yok şenin aradın!* „Prends ton destin (donc le pain) et va-t-en! Chez nous il n'y a pas ce que tu cherches” (Silistrie). Autre variante: *Mîrat kuşu, sen erdin mîrādina. Beni de erdir mîrādima!* „Chouette, tu as atteint ton but. Fais ainsi que j'arrive à mon but, moi aussi” (Kazanlik).

D'après une autre croyance, la chouette est le père des oiseaux, car c'est elle qui les a sauvés de l'extermination. Et elle s'appelle encore *baba kuşu* 'le père oiseau' (Borima „Troian”). A ce propos, on rapporte l'histoire de Salomon qui comprenait la langue des oiseaux, ainsi que celle de tous les êtres. (cf. Th a' l a b i, *Kişaş al-Anbiyâ*. p. 200 et suiv.; *Coran*, sūra XXVIII).

Süleyman peygambâ Mîrat kuşunu koyeer pâdişâ er bir kuşlarin üstünâ.

Süleyman peygambâ kuşlarin dilinden anneermiş. Bir gün demiş karisi, çâr demiş kuşlarin pâdişâni, bir saray yapşin kuş keminden.

Iy ama gideeri izmetçi. O kuşun âkâk-dişisi biyâdeymişlä. Demiş — çabuk pâdişâ, Süleyman peybambâ aykîree seni demiş. O da demiş — dur acik, demiş, bânim dâ işim vâ, demiş. Söra gitmiş. Söra gel'eerî, soreerî peygambere. — Bu dünyada avret mi tâ çok âkâk mi, diye.

Peygamber dee ki:

— *Âkâk çoktû.*

⁹ Neçin Mîrat kuşu deeler. Evelki tük'lâ kolverimişlä kukumavî da kimin başına konâsa onu pâdişâ seçâmişlä. Devlet kuşu o. Birakmişlä da o kuş hep Mîrada konâmiş. O bi çobanmiş. Belki yannişina konu deye gene kol verilâmiş kuşu. Gene gezâ gezâ gene Mîrada konâmiş. Mîradî pâdişâ yapeelâ. Kuşun adî da Mîrat kuşu kalêeri (Kadir Amet, Lavino „Isperih”).

¹⁰ O, ya ölü areerî, ya ölü aleerî (Pembe abla, Silistrie).

— *Bilâmedin deefî, avret çoktû. Senin gibi karî âsîna bakan da avretten sayî-léefî, demiş. O da ona l'ânet edeefî.*

— *Sâul bûdan, deefî. Sân avun ayâna azır gâlsin, demiş. Kuş kemînden saray yapılmamış. Onu öldümeğ günâ. Mîrat kuşun er gün ayâna bir âu gel'eeefî, bir kuş gel'eeeri.*

„Le prophète Salomon élut la chouette comme roi de tous les oiseaux. Le prophète Salomon comprenait la langue des oiseaux. Un jour sa femme lui dit: Appelle le roi des oiseaux, qu'il me fasse un palais avec des os des oiseaux. Le serviteur y va. (Il trouve le mâle et la femelle de cet oiseau ensemble. Il dit vite: roi, le prophète Salomon t'appelle. En bien, dit-il, attends un peu, moi aussi je suis occupé. Il vient et demande au prophète, s'il y a dans ce monde plus d'hommes que de femmes. Le Prophète lui dit:

Il y a plus d'hommes.

Tu n'as pas pu savoir, lui dit l'oiseau, il y a plus de femmes. Ceux qui regardent la bouche des femmes passent aussi pour telles. Et le prophète l'a maudit.

Va-t-en, dit-il, que ta chasse vienne seule à tes pieds. — On n'a pas fait le palais des os des oiseaux. Il est un animal de bon augure. Ce n'est pas bon de le tuer. Chaque jour aux pieds de la chouette tombe une proie, un oiseau". (Kadir Amet, Lavino „Isperih")

Donc, d'un côté, la chouette est un oiseau de bon augure et de l'autre côté, elle est maudite. D'où encore la qualification comme *veran kuşu* ou *veranmik kuşu*, 'oiseau de ruine' (Borima „Troian").

Ainsi, l'aspect effrayant de la chouette, son cri a éveillé chez les hommes primitifs une peur mêlée de respect et de vénération qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

La belette. La belette, en tant qu'objet de tabou, est bien étudiée, surtout chez les peuples romains. M. Ullmann (p. 260) et Elsbet Schott citent de nombreux cas relatifs à cet animal, auxquels nous pouvons ajouter l'usage turc dans les Balkans.

Ainsi, en turc comme chez beaucoup de peuples, cet animal est désigné par un euphémisme flatteur *gelincik* 'petite mariée'. Nous croyons que Kerestedian n'a pas de raison valable d'admettre que ce mot est une imitation de l'arbre عرسة 'irset' et ابن عرس (*ibni irs* = 'marié' et 'fils de mariée ou de nymphe' = belette), ni „d'établir un rapprochement entre le mot turc et le mot grec γαλέη ou γαλή = belette, avec la particule diminutive turque *-djik*".

Le fait que les autres langues turques (sauf l'azerbaïdjanien *келиччик*) possèdent des dénominations différentes de cet animal: *лэтиэ* en Tatar de Kazan (*Русско-татарский словарь*, Казань 1956); *латча* en ouzbek (*Русча-узбекча лугат*, Тошкент 1953); *актамак* en nougaï (*Русско-ногайский словарь*, Москва 1956); *актышқан* en kazakh (*Русско-казахски словарь*,

Москва 1954); *мишовул* à côté de *келинчик* en azerbaïdjanien (*Русско-азербайджанский словарь*, Москва 1954), et que les peuples de la péninsule balkanique et plus loin, connaissent des mots du même sens, (en grec *αγρία*, en roumain *nevăstnică*, *nevasta*, en bulgare *невестулка*, *батова булчица*, *каломанка*, *попадуйка* *Маринов*, 85,86), en italien *donnola*, en serbe *nevestika*, en portugais *dominha*, en espagnol *comadreja* (*Candrea*, 73), rend fort probable l'hypothèse que *gelincik* est un calque obtenu grâce aux relations étroites existant entre ces unités ethniques. D'ailleurs, en turc *gelincik* est tellement chargé de significations qu'on peut facilement attribuer le nouveau sens à une influence étrangère¹¹.

Donc, ce mot ne peut être étudié que selon l'étendue géographique et non pas selon la parenté des langues turques.

À côté de *gelincik*, dans les dialectes turcs de Bulgarie, nous rencontrons des expressions telles que *gelin kadīn* (Dobroudja, Kazanlik). De même, en Anatolie — (Beuşehir „Konya”, Cumayani „Zonguldak”, Sinop, Çankırı SDD, p. 607) (Littéralement „femme mariée”; *gelin haīm* „dame mariée” (Kazanlik) ou *gelin kadīnī* „petite dame” (Yasenkovo „Kolarovgrad”) et *gelin hanīmī* (Tarnovtsa, „Targovištē”); „*Gelin kadī*” „belle-soeur” (Ostrovets, „Razgrad”; Durać „Isperih”); *Gelin kadriş* (Zadrouga „Koubrat”) littéralement „nouvelle mariée Kadriş” de Kadriye (nom propre de femme) et *-iş* — suffixe diminutif dans les noms propres de personnes, comme Ali — Aliş, Emine — Emiş; *Gelin kadriş* (Rakovski „Razgrad”), „*kadiş*” (de kadris).

L'appellation de jeune mariée provient d'après une croyance de la métamorphose humaine. La belette était auparavant une jeune mariée et aimait beaucoup filer la laine. Sa belle-mère l'a maudite, en disant „Que Dieu fasse ainsi que tu deviennes un animal, que tu sois toujours jeune mariée et que tu files toujours”. Et elle s'est transformée en belette. Voilà pourquoi, elle n'aime ni les belles-mères, ni les beaux-pères mais au contraire, apprécie les jeunes mariées¹².

Pour pouvoir gagner sa bienveillance et pour la faire éloigner, on met à l'endroit où elle se montre une quenouille, en disant: *Ya bu sümā işleycän, ya bu deryadan (diyardan) çikīp gidecän* „Ou bien tu fileras avec cette quenouille, ou bien tu t'en iras de cet endroit” (Kolebina „Silistrie”; Bradvar „Dulovo”). Et elle s'en va sans faire de dégâts. *Ona hörmēt etcäsīn, Golaç pişirip goycäsīn onüne* „Il faut respecter la belette. Il faut lui servir du pâté”. (Momčilgrad) Elle comprend le langage des gens comme un être humain, Elle est ennemie des souris. Et on l'appelle *gelin kadīn, gel siçan dūnū var bizdā*

¹¹ Gelincik p. bot. papaves rhacas; gadus mediterraneus; populaire: différentes maladies de gonflement dans les pieds et les mains (Ağakay, 283).

¹² *Marinov*, *ibid.*, 85, 86.

„Belette, viens chez nous il y a la noce des souris” (Borima „Troian”). Et elle vient. De là *şıcan beyi* „le seigneur des souris” (Grahotno „Devine”), *gelincik şıcanı* „souris des belettes” (Ardino). Donc, elle est utile d’un côté, car elle fait la chasse aux souris, mais de l’autre côté, elle est nuisible et venimeuse, elle saigne la volaille, et si on l’irrite un peu, il faut la tuer, car elle est très rancunière; la nuit, lorsqu’on dort, elle peut venir et couper les cheveux. Elle crache dans ton eau, tu peux t’empoisonner et mourir. Si elle te mord, il faut l’attraper, la tuer et l’appliquer là où elle t’a mordu (Tirnov). Si tu la touches, il faut que tu la tues (Isperih). A Stevrek „Elena” tuer la belette est un péché. Elles vont par couples. Si tu en tues l’une, l’autre viendra faire une vilénie à ta famille.

A ces dénominations de la belette, liées aux notions de la jeune femme et de la souris, vient s’ajouter une autre que voici: *ārs* (Stevrek „Elena”) et *ars*, *as* — *fare tutan ev gelinciği* (SDD 116, 118).

Nous sommes enclins à admettre que ce mot est en rapport avec la couleur de cet animal, plutôt que de chercher une provenance du mot tadjik — *arūs* ‘la jeune femme, la nouvelle mariée’ (Краткий таджикско-русский словарь, Москва, 1955, p. 31.) Dans *Dīvanü lûgat-it Türk* (B. A t a l a y) nous trouvons des mots comme *arsal*||*arsik*||*arsil*||*ar* = *kumral*, *komural*, *kestane rengi* (p. 30, 36, 37). Cette couleur répond bien au pelage de la belette. Il faut rappeler que la couleur joue un rôle important dans l’interdiction des mots¹³. Mais d’autre part, la dénomination persane et arabe de la belette est très proche de notre *ars* — c’est *ras* ou *rasu* en persan, et *ebne aras* en arabe.

Le caractère démoniaque de la belette se reflète dans une autre dénomination, chez les Tatares de Dobroudja: *şaytan kel’inşek*, ‘la jeune mariée démoniaque’.

Le porc. Le mot *domuz* (en azer. *donuz*, en uzb. *тўнғуз*, en ouïg. *тоңғуз*, en nog. *доньыз* etc; *dönğhuz* (Ettüh., 149) ‘le cochon’, touché d’interdiction musulmane, est remplacé par une série de „Deckwort” par lesquels les Turcs pieux de Bulgarie cherchent à éviter toute allusion directe à cet animal si détesté. Les voici: *isîn ā*, (*isîn* est la forme dialectale, obtenue par contraction du nom propre Hüseyin) (Déliormane, Gerlovo, Tozluk), „l’aga Hüseyin”; *isîn efendi* „Monsieur Hüseyin” (Déliormane, Gerlovo, Tozluk); *isîn dayî*, „Oncle Hüseyin” (Déliormane, Gerlovo, Tozluk); *üsên ağa* „frère Hüseyin” (Provadia); *Mamüt* ou *Mamîd ā*, „Mahmud” ou „l’aga Mahmud” (Roussé); *Yonuz*, du nom du prophète Jonas (Pléven). C’est une substitution des premières consonnes du mot *Yonuz* à celles de *domuz* (comme morbleu en français); ou *Yonuz ā* (de Yunus ağa) „l’aga Yunus” (Déliormane), comme *Mamîd ā* sans doute par la ressemblance de l’apparence grasseuse de porc avec l’aga; *kabak koçu* (Silistrie) ou *kabak koç* (Roussé) ‘bouc de citrouille’

¹³ Havers, *ibid*, p. 35.

ou 'bouc sans cornes'; *ak buzā* „veau blanc” (Rakovski „Razgrad”); *ak koyun*, 'brebis blanche' (Ostrovo, „Razgrad”; *ak koç* „bouc blanc” (Omortag); *inşir* ou *hınşir* (la dénomination arabe du cochon); *hayvancik*, de *hayvan*, mot arabe + *-cik*, suffixe de diminution, „le petit animal” (Dobroudja, Kazanlik); *hayvan*, 'l'animal' (Kazanlik) ou *pis hayvan*, 'le sale animal'; *mokur* dénomination onomatopéique de cochon (Déliormane), *mork* provient sans doute du roumain *porc* par un changement phonétique du son initial ($p > m$) (Déliormane, Dobroudja); *şoşka* (du russe *чюшка* 'le porc' Z e l é n i n e I. 134) avec une alternance de ζ en ξ ¹⁴ (Silistrie, chez les Tatares de Dobroudja). La plupart des Turcs de l'U.R.S.S. emploient aujourd'hui en premier lieu justement cette dénomination: *иоука* (en kazakh), *уѣука* (en Uzbek), *иоука* (en nogai), *юука* (en ouïgoure); ainsi que *lağzin*, cité par Osman T u r a n (12 *hayvanlı Türk takrimi*, Istanbul 1941, p. 85), tandis que le petit de cochon est appelé *boza*, *bozak* (SDD, 221).

L'interdiction du nom de porc existe aussi chez d'autres peuples non musulmans. Les Russes taboueraient le porc par des accommodements industriels, comme d'ailleurs les noms des autres animaux domestiques pendant la pêche (Z e l é n i n e, I. 135).

Si l'énumération que nous venons de faire à propos du nom taboué de porc se rapporte à l'époque antérieure à la conversion des Turcs, et si aujourd'hui le nom de porc est lié à la religion musulmane, il ne serait pas bien prudent de rapporter l'interdiction du porc à cette période. Ainsi que le souligne V a n G e n n e p en parlant de la défense du porc chez les Musulmans de Madagascar, malgré l'obscurité de l'histoire de son existence dans cette île, le porc serait traité comme un animal malpropre et détesté beaucoup plus tôt que l'avènement de l'Islam.

La preuve que le porc ne doit pas non plus servir d'offrande chez les Chrétiens¹⁵, nous amène à supposer que l'attitude négative envers le porc s'étend sur une aire plus large.

Le légende nous fait savoir que le porc s'est sali partout. S'il se couchait seulement du côté droit, les Turcs (les Musulmans) l'auraient mangé aussi.

Er tarafını pislikle bilamiş. Sā tarafına yātāymis tūklār de yiyecekmiş
(Münire Halil, Yambol).

Est-ce là le rôle du côté gauche?

D'après une autre légende musulmane, le porc est sorti du sol piétiné par un incroyant. *Bilmem hangi peygamberdini, muşāfirini namaz kılmamış ta peygamberin, basti yerin toprām toplamış ta atmış bi tikennā, ondan domuz āncā olmuş*

¹⁴ Cf. Saadet Is'haki (Ç a ğ a t a y), *Çora Batır, eine Legende in i Dobrudschatatarischer Mundart*. Kraków 1935, p.1.

¹⁵ M a r i n o v, *ibid.* pp. 74, 75.

'Je ne sais pas quel prophète c'était. L'hôte du prophète n'a pas fait de namaz. Il a ramassé le sol qu'il a piétiné et l'a jeté dans un buisson d'épines, ainsi a été créé le petit du cochon' (Emine K a d i r, Borima „Troïan”).

Le mot *domuz* est taboué par ceux qui sont nés, d'après le cycle des douze animaux, en l'année de porc. „Ceux qui ont le porc pour année de naissance, disent qu'ils sont nés en l'année de *Kara geyük* 'le cerf noir' (Kurban' Ali K h a l i d o ğ l u, *Tevarikh-i Kamer i Sarkî*, 529).

Ce qui est étonnant, c'est que nos dernières recherches sur le porc témoignent de l'existence chez les Turcs de Déliormane d'une attitude positive envers cet animal.

Bir yıl çok kış olacāmiş. Allā birini yollayıp „īsannara haber et te tedārik tutsunnā” demiş. O da „olan tutacak olmayan nābacak” deye sōmuş. O vakit allā domuzu icadetmiş. Domuz memleketin etrafını kolanna sāmīş. Kış geçememiş, isannā kıştan kūtulmuş. Domuz mukaddes bī hayvan. Domuzun iki azıları (uzun dişleri) tūk evlāriindā tutulū. İrlama i'laçlamā, bī de kizil yürük il'açlamā yarar

'Une année, il allait faire très froid. Allah a envoyé quelqu'un et dit: «Annonce aux gens qu'ils fassent des préparatifs pour l'hiver». Celui-ci lui a demandé — «ceux qui n'ont pas de quoi, que feront-ils?»

Alors Allah a créé le porc. Le porc a entouré le pays tout entier d'une ceinture (*sic*). L'hiver n'a pas pu passer. Les gens ont été sauvés de l'hiver. Le porc est un animal sacré. Les deux mâchoires du porc sont gardées dans les maisons turques, pour guérir du ronflement et de l'érysipèle'. (Nefize E t e m, Bisertzi „Kubrat”).